

Antonia Baehr, son je est un jeu

> **Scène** Chorégraphe, performeuse, plasticienne, l'artiste berlinoise a plus d'un visage sous sa moustache

> Au far° de Nyon, sa nouvelle création explore les affinités linguistiques de l'animal et de l'humain

Jonas Pulver

«Toki! Tokchen, oh, quel bon chien!» Reniflements plein le museau, réjouissances au bord des bobbies. «Oui, du Muskelpaket! Mensch, Hund!» Bienveillance des mots, gémissements canins. Tout en un. Comme une sorte de dialecte commun, quelque part entre clownerie burlesque et mix vocal, contrepoin fait main aux platines de DJ qui dorment côté jardin, silencieuses pour l'instant.

«L'idée est d'étudier comment humain et canidé s'influencent, se transforment à force de se côtoyer»

Bien droite dans ses pantalons gris, Antonia Baehr récite. A l'Usine à Gaz, cette arpenteuse des avant-gardes scéniques lit la partition de son nouveau spectacle, une performance intitulée *My dog is my piano*, à suivre au Festival des arts vivants de Nyon. Aux sources du projet: la relation entre la mère de l'artiste et son chien Toki, l'étrange métallurgie qui émerge de leur vivre ensemble, les chorégraphies ménagères qu'ils étrennent jour après jour dans la maison familiale du sud de la France. «J'ai compté, ma mère a 14 manières différentes d'appeler son chien!» note la Berlinoise, réjouie. «Elle est Allemande, mais a pris un peu l'accent du midi. Toki, lui, s'exprime en soufflant et en remuant.» Démonstration à l'appui. «Mon idée était d'explorer le terrain linguistique sur lequel évolue leur relation, de l'observer en traitant

l'humain et l'animal sur un plan équitable, d'écouter ce patois métis, impur et queer, une langue dénuée de standard mais qui marche quand même.»

Trivial? Oui, mais pas que. Derrière la fascination provoquée par le dispositif, l'attrait théorique impressionne. Il y a bien sûr cette manière propre aux «cultural studies» de rendre leur profondeur aux petits riens du quotidien. Et puis une façon de lire le monde comme une perpétuelle partition, vision puisée chez le compositeur John Cage, qu'Antonia Baehr affectionne et cite. Surtout, son travail raconte le mirage des identités, leur fluidité, leurs composantes construites et poreuses à l'imitation de l'autre, y compris si celui-ci aboie. «L'idée est d'étudier comment humain et canidé s'influencent, se transforment à force de se côtoyer. On questionne ainsi les rapports convenus de dominant et de dominé. Croyez-moi, il y a de nombreux moments où ma mère est au service de son chien!»

Les prémices de *My dog is my piano*, Antonia Baehr les met au point au contact du penseur français François Noudelmann. Son livre sur la mélomanie des grands esprits – *Le Toucher des philosophes* évoque comment Sartre ou Nietzsche se passionnent pour Chopin – fait un jour dire à Maman que Toki est bel et bien son violon d'Ingres... Mais c'est surtout la notion d'affinité développée par Noudelmann qui inspire la performeuse. «Il s'agit de voir les rapports entre les êtres, les objets, les entités, de façon non généalogique, non darwiniste, explique-t-elle. J'ai conçu les ébauches du spectacle pour une conférence à New York, où était également présente Judith Butler.»



SOPHIE JALY

Antonia Baehr.

Son travail raconte le mirage des identités, leur fluidité, leurs composantes construites et poreuses. L'artiste revendique d'ailleurs son androgynie. ARCHIVES

La figure de proue des «queer studies», artisanne d'un féminisme de la coalition et pourfendeuse des politiques identitaires, garde une influence décisive sur le travail d'Antonia Baehr. Celle-ci revendique d'ailleurs son androgynie, se remémore «la grosse fille avec des couettes qui riait beaucoup» dans le petit village de son enfance, et puis le besoin de faire table rase, la moustache arborée pour devenir un «homme sérieux». «Eh oui, si vous riez, le mastic se décolle. La moustache est une prothèse contre le rire.»

Départ pour Chicago, en voiture, Monsieur Dame. Etudes d'arts plastiques le jour, déambulations nocturnes dans les espaces de liberté offerts par la communauté queer. «Il y avait un côté bon marché et

bricolé dans le design de soi que j'adorais, complètement différent de Los Angeles, où le modelage est si cher, si médicalisé... J'aimais me décrire comme une drag-queen biologique, avec mes faux cils permanents et ma perruque rose.»

Berlin est une autre étape, à la fin des années 1990. Antonia Baehr y porte le costume trois pièces et fonde Make Up Productions, ce collectif au sein duquel «certains artistes partagent le même corps biologique tandis que d'autres en sont exempts, n'existant que sur le Net». Avec ses doubles, voire ses triples (le danseur et cinéaste Werner Hirsch, le châtelain et gentleman Henri Fleur), l'artiste démantibule la performativité des soi et des comportements. «Aucun de nous n'est authentique, même pas la

chorégraphe Antonia Baehr.» Dans *Rire, laugh, lachen* (2008), elle questionne la dimension performative du rire au fil d'un catalogue de gorges déployées soigneusement classifiées. *For Faces*, deux ans plus tard, s'articule comme une chorégraphie pour quatre visages dont on distillerait l'émotion en les privant de parole, pour en révéler la composante formellement théâtrale. «La scène est un lieu artificiel où l'on peut expérimenter la vie mieux que dans la vie réelle. Pourquoi? Parce que dans la vie de tous les jours, on est obligé de réagir. Le théâtre, c'est la possibilité de contempler.»

My dog is my piano d'Antonia Baehr, l'Usine à Gaz de Nyon, les 10 et 11 août, 21h, www.festival-far.ch